LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :
4, Place Clichy, Paris (9e)

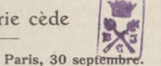
2e Année. — N° 41 — 1er Octobre 1918.

Abonnements :
Un an : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

Les Polonais et l'Autriche, par A. M. S. — En Pologne. — La Carte de la Pologne, par P. Rivoire. — Tourguénef et la Pologne, par Jan Kucharzewski. — Les Polonais et l'Autriche, par le Comte Jean Tarnowski. — Campagne d'hiver. — Bibliographie. — Chronique locale. — Feuilleton : Le Juif de Lubartow, par A Szymanski.

La Bulgarie cède



Paris, 30 septembre.

L'armistice demandé par la Bulgarie lui a été accordé, les plénipotentiaires bulgares ayant accepté toutes les conditions que le général Franchet d'Espérey leur avait stipulées au nom des gouvernements de l'Entente.

Les Polonais et l'Autriche

Il y a des Français qui ne peuvent admettre la politique des Polonais d'Autriche. Mais la comprennent-ils bien? Les conversations des hommes d'Etat polonais avec les hommes d'Etat autrichiens les choquent; les transactions et les accommodements entre Galicie et Empires centraux leur paraissent autant de trahisons. Et ils sont près de suspecter tous les Polonais, même ceux qui se battent avec nos soldats, parce qu'ils ne désavouent pas leurs frères d'Autriche.

Que ces Français intransigeants, au lieu de s'en fier à leurs impressions, veuillent bien raisonner, avec cette logique impartiale qu'ils réclament comme une vertu de leur race. Nous ne leur demandons pas davantage.

En France, on peut dire : « Pas de commerce avec l'ennemi ».

Une zone de bataille et de mort sépare notre patrie de l'Allemagne. Mais les citoyens de nos pays envahis peuvent-ils se dérober à tout contact avec l'ennemi? Est-ce que le maire de Lille ou celui de Valenciennes ne sont pas contraints à négocier avec la Kommandatur, pour soustraire les Français dont ils ont la charge à la famine et aux vexations? Les Polonais d'Autriche, pour vivre, sont bien obligés d'être en rapports avec leurs oppresseurs. Vous ne condamnez pas l'Alsace parce qu'elle envoie des députés au Reischtag; vous ne pouvez blâmer les Galiciens d'avoir des représentants au Reischrat.

J'entends la réplique : « ce que nous reprochons aux Polonais, c'est leur sympathie pour l'Autriche. N'auraient-ils pas accepté une solution autrichienne de la question polonaise? »

Eh! que vouliez-vous donc qu'ils fassent! Avant que l'Amérique n'entrât en guerre, apportant dans la lutte des millions d'hommes, des principes fermes et des paroles claires, les Polonais pouvaient-ils être assurés de la victoire de l'Entente ou de ses bonnes intentions? Ceux qui étaient hors de Pologne n'en doutaient pas, et ils avaient tout de suite offert leur sang à la cause des Alliés. Combien de Polonais dits Autrichiens s'enrôlèrent sous le drapeau français et sont à présent mêlés à nos morts, dans notre terre! Mais ceux qui vivaient en Galicie, sans autres nouvelles que les dépêches Wolf, en considérant la carte de guerre pouvaient croire au triomphe définitif des Centraux, et s'ils ne voulaient périr, ils ne devaient pas songer à se rébeller. D'ailleurs, faisons notre examen de conscience : l'Entente a-t-elle encouragé les espoirs de libération de la Pologne? La censure rayait le mot : « indépendance », dans les journaux et les brochures. Quand les armées russes conquirent la Galicie, l'oppression tzariste, violatrice de consciences, remplaça la tolérance autrichienne. Entre deux maux, le moindre à choisir était l'alliance avec l'Autriche, n'est-il pas vrai?

Les temps sont changés: les Alliés ont pour eux la force et ils veulent le triomphe du droit. Que veulent d'autre les Polonais! La nation consultée a répondu, unanime, en demandant la liberté et l'unification de la patrie polonaise. La solution autrichienne n'est aux yeux de tous les Polonais qu'une solution bâtarde; elle eût servi à en éviter une autre pire; mais qu'elle est loin de leur idéal patriotique!

Pour juger les Polonais, mettez-vous, comme on dit, à leur place. Vous comprendrez alors que la sympathie des Polonais de France pour les Polonais d'Autriche n'est pas fourberie à l'égard de l'Entente. Ils voient les difficultés où se débattent leurs frères, ils les plaignent, ils feraient comme eux s'ils étaient là-bas, pour le bien de la patrie. Et quant aux Polonais *austrophiles*, vous pouvez les condamner, s'il s'en trouve.

A. M. S.

EN POLOGNE

Situation désespérée en Galicie orientale

Le Dr Kowalczuk, chef d'une section de la Croix-Rouge, relate dans le *Courrier de Lwow* les faits suivants : Appelé à donner mes soins aux habitants de Popowce, village voisin de Brody, je n'y trouvai que des masures faites d'argile et de boue, habitées par des femmes et des enfants dénués de toutes ressources, couchés sur la terre. Tous, atteint de fièvre typhoïde, m'ont demandé du pain. Leur alimentation se composait d'une sorte de soupe faite de quelques pommes de terre, d'orties, et de feuilles de betteraves. Ces pauvres gens étaient condamnés à une mort imminente...

Ne pas donner du blé aux Allemands

Le journal officiel de Skierniewice du 29 août annonce : Je viens d'apprendre que certaines personnes excitent les paysans à ne pas livrer leur blé, sous menace d'incendie. Une bonne récompense sera donnée à qui dénoncera ces agitateurs. Baron von Kapherr, gouverneur militaire

Patrie de Kopernik

La ville de Thorn (en polonais : Torun) reviendra bientôt à la mère patrie. Les Allemands commencent à s'en rendre compte et parlent du « danger polonais ». Un pasteur allemand, Jacobi, écrit dans le *Thorner Zeitung :* « La journée du 18 octobre 1915 était célèbre dans les Annales de la paroisse de Thorn. A cette date, on a célébré un service solennel au temple pour fêter le retour de cette ville à la Prusse. Pendant quatre-ving ans, ce temple fut rattaché à la garnison — on remplaça l'Aigle polonais par l'Aigle prussien » — « Est-ce que tout cela ne changera pas un jour? » demande avec anxiété le pieux pasteur.

Prix des vivres à Varsovie

Pommes de terre.	0 fr. 30 la livre
Haricots.	0 fr. 70 »
Tomates.	2 fr. — »
Pommes	2 fr. — »
Poires	2 fr. — »
Pruneaux	2 fr. — »
Choux	1 fr. 50 pièce
Choux-fleurs. . . . . de	1 fr. à 3 fr.
Carottes	0 fr. 75 la botte.
Oignons	1 fr. 50 le paquet
Betteraves	0 fr. 60 »
Oseille.	0 fr. 35 la livre.
Beurre.	15 fr. »
Œufs	0 fr. 60 pièce.
Pain de seigle (sans ticket) .	5 fr. la boule une livr
Petits pains fantaisie . . .	0 fr. 80 environ
Bœuf	6 fr. 50 la livre
Veau	7 fr. — »
Porc	7 fr. 50 »
Lard	13 fr. »
Poulets	10 fr. la pièce
Poules	30 fr. »
Canards	19 fr. »

La carte de la Pologne

Si tout le monde est désormais d'accord sur la question de l'indépendance de la Pologne, il y a encore matière à de nombreuses discussions sur l'étendue et les limites du futur Etat.

Il est bien défini que la Pologne de demain sera une, indépendante, et qu'elle aura accès à la mer, mais sans compter avec les prétentions germaniques de garder la Silésie et le rivage polonais de la Baltique, les questions de nationalités — ukrainienne, lituanienne — se mêlent aux aspirations à l'indépendance, parmi la masse imposante des 24 millions de Polonais obéissant jusqu'ici à la Russie, à l'Allemagne et à l'Autriche.

Quelques jours après le traité de Brest-Litovsk, les députés ukrainiens, en réponse aux protestations polonaises, déclarèrent qu'aucune détermination de frontière n'aurait lieu sans que des délégués Polonais ne fissent partie de la commission future. Du côté lituanien, il est fort probable que les prétentions exagérées des lituanomanes (autrement dit des germanophiles), se calmeront en face des bonnes raisons et de l'esprit modéré des Polonais, désireux de laisser toute leur liberté à leurs voisins, amis de très ancienne date.

Mais sur quelles bases discutera-t-on? On s'est habitué à considérer Varsovie et le grand duché de Varsovie comme le centre ethnographique et géographique de la Pologne. L'appellation de « Pologne » étant seule restée à cette portion de la terre polonaise, on a oublié que la Pologne prussienne et la Galicie n'avaient pas moins de droits à la même dénomination, et que la population de ces provinces était essentiellement composée des mêmes éléments que la Pologne dite russe.

Ce n'est pas sans quelque étonnement que nous considérons aujourd'hui l'étendue de cette Pologne telle qu'elle nous est présentée sur la carte de M. B. Kozakiewicz à l'époque où la font si héroïquement revivre les romans de Sienkiewicz. Là, elle se répandit jusqu'à la Baltique, et à la mer Noire, et il n'était pas question de « duché de Varsovie .»

Il faut le rappeler, cette dénomination a été une trouvaille des diplomates du congrès de Vienne. C'est elle qui a contribué à créer et à entretenir toutes les erreurs historiques accumulées sur la question polonaise.

Le duché de Varsovie, moins le Palatinat de Posen et une partie du territoire Galicien fut cédé à la Russie par les traités de Vienne. Ce fut le « Royaume de Pologne ». Il sera lié à la Russie, dit l'article 1er du traité « irrévocablement par sa constitution pour être possédé par S. M. l'Empereur de toutes les Russies, ses héritiers et ses successeurs à perpetuité. S. M. Impérialse se réserve de donner à cet Etat jouissant d'une administration distincte, l'*extension* intérieure qu'elle jugera convenable. Elle prendra avec les autres titres celui du tsar, roi de Pologne, conformément au protocole usité et consacré pour les titres attachés à ses autres possessions. »

Le même article créait sur les territoires de l'ancienne république un autre état gardant le nom de Pologne : c'était la *cité libre de Cracovie avec son territoire.* « La ville de Cracovie avec son territoire sera envisagée à perpétuité comme cité libre indépendante et strictement neutre, sous la protection des trois hautes parties contractantes. »

L'acte final du 9 juin 1915 contenait en outre la promesse que « les Polonais sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse obtiendront une représentation et des institutions nationales, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernants auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. » Il y avait aussi, outre ces assurances, des garanties économiques qui devaient compenser la perte des libertés politiques en laissant subsister une réelle unité nationale.

Ce que les gouvernements spoliateurs ont fait de ces traités, il serait superflu de le redire. Lorsque les députés polonais demandèrent à Bismark l'exécution de ces promesses historiques, ils n'obtinrent d'autre réponse qu'un silence méprisant et de nouvelles persécutions pour ceux dont ils revendiquaient les droits.

Quant au nom de Galicie, il a été inventé par l'Autriche au moment des partages de 1772 (de même que les termes de Galicie orientale et occidentale).

Un fils d'André, roi de Hongrie, voulut un jour usurper le trône de Halitch, possesseur d'un duché qui avait pour capitale une ville de ce nom, et plus tard nommé Leopol ou Lemberg (*Lwów* en polonais). Ce duché, *disparu au XIVe siècle*, n'avait jamais compris dans ses limites les pays qui forment aujourd'hui la Galicie occidentale; c'est donc sur une ignorance géographique que l'Autriche a fondé 150 années de domination et de parasitisme.

La Pologne qu'on a morcelée s'étendait du Dniepr à l'Oder, et en incorporant la Volhynie, la Podolie, l'Ukraine et la Lituanie à son empire la Russie a méconnu volontairement l'histoire : la frontière polonaise longeait la vallée du Dniepr et venait rejoindre le territoire de la ville libre de Novgorod, qui fut longtemps sous le protectorat de la Pologne.

Au Sud, les Polonais, ennemis des Turcs s'avancèrent jusqu'à la mer Noire aux XIVe et XVe siècles. L'occupation de Kamieniec, capitale de la Podolie, ne fut que momentanée et du XIVe au XVIIIe siècle, la frontière polonaise longeait la côte de la mer Noire à une trentaine de kilomètres à l'intérieur des terres jusqu'à la hauteur de la petite ville de Balta.

Au Nord, la Pologne occupa le littoral de la Baltique, — sauf l'enclave du duché de Prusse, — jusqu'en 1772, date du 1er partage.

Nous voilà donc bien loin du « Royaume de Pologne » et du « duché de Varsovie ». Il serait bienséant que ceux qui demain se passionneront pour les questions de l'Orient européen connaissent mieux la géographie et l'histoire de la Pologne qu'ils traitent souvent de « petit pays » ou de « petit peuple ».

Si la Pologne future a les mêmes droits qu'une Belgique, une Serbie, une Arménie, elle doit être réintégrée dans toutes ses libertés, et autant que possible dans toute son intégrité territoriale.

L'intérêt des nations voisines n'y gagnera peut-être pas, mais la conscience de certaines autres sera satisfaite.

P. RIVOIRE.

Tourguénef et la Pologne

Aujourd'hui nous assistons au grand spectacle de la Révolution Russe. Un frisson de liberté secoue ce grand pays. C'est le moment nous semble-t-il de rappeler le souvenir de ces Russes qui ont été les précurseurs de la révolution actuelle.

L'un d'eux, Nicolas Tourguénef, homme d'Etat proscrit, accusé d'avoir participé au complot des décembristes de 1825, publia en 1847, à Paris, une étude volumineuse sur la Russie et les Russes. Contrairement à la grande majorité des libéraux russes, il était partisan convaincu de l'indépendance de la Pologne; nous citerons son intéressante opinion à ce sujet.

Dans ses considérations, contenues dans le volume III sur l'Avenir de la Russie, Tourguénef estime qu'il existe deux obstacles au développement de la civilisation en Russie, l'esclavage des paysans et la réunion de la Pologne à la Russie.

« Le premier obstacle à tout progrès, l'esclavage peut être écarté, disons plus : il le sera nécessairement, inévitablement. »

« Quant à la Pologne, dans l'état actuel des choses, nous ne voyons de ce côté qu'inextricables difficultés : ce pays sera toujours pour le gouvernement russe et dans toutes les circonstances, si diverses qu'elles soient, un immense embarras. »

Tourguénef passe en revue les inconvénients de la plus grande partie de l'ancienne république par la Russie. D'abord le pouvoir du gouvernement russe « ne peut déjà suffire à toutes les exigences qu'enfante la situation actuelle de la Russie avec sa nombreuse situation, avec son immense territoire. »

« Or, avec la Pologne, telle qu'elle pèse aujourd'hui sur la Russie, l'activité du gouvernement se trouve nécessairement détournée du centre et reportée vers cette extrémité hétérogène. »

Ensuite la Pologne tendant naturellement à se séparer de la Russie, celle-ci la retient par la force et y fait régner un régime tyrannique. « Or la pratique de ce régime ne saurait manquer d'influer sur le souverain, sur son caractère, sur sa conduite en général; il s'en fait une habitude, et finit par faire peser sur tous ses sujets indistinctement un régime plus ou moins semblable. »

La pratique de ce régime exerce une influence funeste sur tous les organes du gouvernement : « C'est une bien funeste école que cette Pologne, où une foule d'administrateurs, de commandants, de gouverneurs de toute espèce vont exercer leur plein pouvoir. »

La situation lamentable des Polonais exerce aussi une influence déprimante sur la morale du peuple russe.

« Ne peut-on pas craindre en effet, que ce peuple, déjà si malheureux, n'en vienne à se consoler de ses misères, en voyant à côté de lui un peuple encore plus infortuné? Or un pareil sentiment n'est guère propice à inspirer aux hommes des élans généreux et à relever leur dignité morale. »

La Russie retire sans doute de la possession de la Pologne quelques avantages tels que l'accroissement de sa force armée et de ses ressources financières. Mais ces avantages ne compensent point les sacrifices au prix desquels la Russie les achète.

Il existe en outre des avantages qu'on peut appeler négatifs. La possession d'un objet peut déjà être un avantage, par cela seul que nul autre ne le possède. Tourguénef pose la question de savoir si la possession de la Pologne constitue un pareil avantage pour la Russie. Autrefois la puissance polonaise était redoutable et la Russie avait eu de fortes luttes à soutenir contre elle, mais ce temps est passé et bien passé. »

« D'ailleurs, si la Pologne indépendante peut inspirer des appréhensions à la Russie, la Pologne asservie ne doit pas lui en inspirer moins. La Russie est, après tout, assez puissante pour n'avoir rien à craindre de sérieux d'une Pologne indépendante. Bien plus : il ne serait peut-être pas impossible de faire tourner l'abandon de cette conquête au profit de la Russie, en l'échangeant contre des possessions bien autrement importantes, bien autrement utiles. »

La possession de la Pologne affaiblit la situation internationale de la Russie. La Russie a besoin d'alliances avec les peuples plus avancés qu'elle dans la civilisation.

« Or tant que durera l'état actuel, la Pologne sera toujours un obstacle à ce que la Russie contracte une alliance sincère avec les pays où règne une véritable civilisation, où les sympathies populaires comptent pour quelque chose. *C'est ainsi qu'au lieu d'alliés elle n'a aujourd'hui en Europe et ne peut avoir que des complices.* »

En outre la conduite de la Russie envers la Pologne lui aliène les populations slaves qui se trouvent en dehors de sa domination directe. »

Tourguénef se montre particulièrement clairvoyant lorsqu'il affirme que l'obstacle polonais existera aussi longtemps que les terres polonaises continueront à faire partie de la Russie; un changement de régime politique à l'intérieur de l'empire russe ne l'écarterait point. Du reste, en bon connaisseur de sa patrie, il ne croit pas qu'elle puisse jamais renoncer volontairement

Le Juif de Lubartow

PAR

A. SZYMANSKI (1)

C'était en l'année... mais l'année importe peu; l'essentiel est que cela se passait à Yakoutzk au commencement de novembre, quelques mois après mon arrivée dans cette capitale de la gelée.

Le thermomètre Réaumur marquait 35 degrés au-dessous de zéro. Je songeais donc avec effroi au sort réservé à mon nez et à mes oreilles, qui, venus naguère de l'Occident, ne cessaient de protester timidement, bien que d'une façon fort sensible, contre cette acclimatation forcée, et devaient justement, ce jour-là, être exposés à une épreuve plus longue. Quelques jours auparavant, un membre de notre colonie, le kourpe (2) Baldyga était mort à l'hôpital de la ville; nous devions lui rendre les derniers devoirs et enfouir dans la terre gelée ses restes fatigués.

J'attendais un de mes amis qui devait m'avertir de l'heure de l'enterrement. Je n'attendis pas longtemps, et après avoir garanti précieusement mon nez et mes oreilles, je me dirigeai avec les autres vers l'hôpital.

Il se trouvait en dehors de la ville.

Dans la cour s'élevait une petite masure isolée des autres bâtiments; c'était la maison des morts.

C'était là qu'on avait porté le corps de Baldyga. La porte s'ouvrit, nous entrâmes, et l'intérieur produisit sur notre petite troupe une pénible impression. Nous étions une dizaine, peut-être même plu, et involontairement nous nous regardâmes... Nous nous trouvions en face de la réalité froide, nue, qui ne recouvraient même pas les haillons de l'apparence. Dans cette masure où il n'y avait ni table, ni chaise, rien que les murailles blanchies par le givre, sur le plancher recouvert de neige gisait un cadavre de forte taille, barbu, blanchi, lui aussi, par la neige, et recouvert de quelque chose qui ressemblait à un drap ou à une chemise. C'était Baldyga.

Ce cadavre était gelé; pour le mettre plus facilement dans la bière qui était prête, on l'avait rapproché de la porte.

Je n'oublierai jamais ce visage que j'apercevais maintenant à la lumière du jour, débarrassé de la neige qui le recouvrait. Ses traits rigides portaient l'empreinte d'une douleur étrange, indicible, et entre ses paupières largement dilatées, l'œil semblait regarder au loin, du côté du ciel gelé et sombre.

Un de mes voisins, voyant l'impression que ce spectacle produisait sur moi, me dit :

« Le défunt était un paysan peu ordinaire. Toujours bien portant et travailleur, il ne refusait jamais un coin ou un morceau de pain aux pauvres diables. Seulement, entêté comme un kourpe, il crut jusqu'à la fin qu'il reverrait la Narew. On voit qu'il a compris en mourant que son rêve ne se réaliserait pas. »

Pendant ce temps, les restes gelés de Baldyga étaient déposés dans le cercueil que l'on plaça sur un petit traîneau yakoute à un cheval. La couturière W... qui, grâce à sa connaissance du rituel, remplissait l'office du prêtre, entonna à voix haute : « *Salut, reine du ciel, dans la douleur et dans la joie!* » Nous l'accompagnâmes de nos voix peu fermes, et nous nous dirigeâmes vers le cimetière.

Nous marchions vite; la gelée augmentait et elle hâlait notre marche. Nous arrivons enfin au cimetière, et jetons une poignée de terre gelée sur le cercueil; puis quelques coups de pelle... et au bout de quelques instants, un monceau de terre fraîchement remuée atteste seul que Baldyga a vécu. Mais ces vestiges disparaîtront eux aussi; dans quelques mois, le printemps viendra; sous l'action du soleil, la terre amoncelée sur cette tombe s'affaissera jusqu'au niveau du sol et se couvrira d'herbe; dans un an ou deux, les témoins de ces funérailles seront morts ou dispersés; la mère même du défunt, si elle voulait chercher sa tombe, ne la trouverait point. Mais ici, personne ne s'inquiétera de Baldyga, pas même un chien.

Baldyga le savait, nous le savions aussi, et nous rentrâmes chez nous en silence.

Le lendemain, la gelée augmenta d'acuité. Je ne voyais rien en face de moi, dans la rue étroite où j'habitais; un brouillard épais de cristaux neigeux pesait comme un nuage au-dessus du sol. Le soleil ne pouvait percer cette obscurité, et bien qu'on ne vit âme qui vive dans la rue, l'air condensé par ce froid terrible me transmettait tantôt le son métallique de la neige qui grinçait, tantôt le craquement d'une grosse poutre éclatant dans le mur, ou de la terre se fendant en larges crevasses, tantôt le chant triste d'un Yakoute, qui ressemblait à une plainte. Nous entrions dans la période des gelées yakoutes, en comparaison desquelles pâlissent les froids terribles du pôle; l'homme se sent envahi par un effroi indicible; tout ce qui vit, conscient de son impuissance, se replie et s'affaisse sur soi-même comme un chien exténué et assailli par une bande de dogues furieux, sachant bien que ses efforts sont inutiles et que son ennemi impitoyable l'emportera tôt ou tard.

(1) Cet écrivain polonais a passé quelques années en exil, en Sibérie.

(2) Habitant des bords de la Narew, affluent de la Vistule.

à ses terres polonaises; il faudra pour l'y amener une guerre européenne.

« L'obstacle au progrès de la Russie provenant de la position dans laquelle se trouve vis-à-vis de la Russie la Pologne conquise ne saurait être écarté que par suite d'événements politiques européens qu'on ne peut prévoir.

Ce que cet obstacle a de particulier, c'est qu'il sera toujours tel qu'il est à présent, malgré tous les changements qui pourraient survenir dans l'intérieur de l'Empire. *La Pologne embarrasse la Russie avec un pouvoir autocratique*, elle continuera à l'embarrasser avec toute autre forme de gouvernement. C'est surtout par ce dernier motif que nous avons insisté sur les inconvénients de cette possession. »

Nous avons cru opportun de citer des considérations de Tourguénef au moment où le changement du régime intérieur de la Russie est en train de s'accomplir. N'est-il pas significatif que la Russie ait dû perdre ses terres polonaises avant de pouvoir effectuer une révolution politique à l'intérieur?

Nous avons essayé de montrer dans cette esquisse les conséquences funestes de l'union dynastique avec la Russie autocratique imposée au Royaume de Pologne. Des conséquences analogues ne tarderaient pas à se produire si l'on voulait unir la Pologne à la Russie Républicaine. Si la Russie voulait jamais soumettre à nouveau, sous une forme quelconque, la Pologne à sa domination, ce serait un signe précurseur infaillible du retour de l'ancien régime.

Les paroles de Tourguénef sont un avertissement sérieux pour la Russie rénovée, avertissement qui la met en garde contre un réveil toujours possible des vieilles convoitises nationales.

Jan KUCHARZEWSKI.

Les Polonais et l'Autriche

M. Georges Bienaimé qui collabore à la Victoire, a publié il y a quelque temps un articulet plein de fiel contre (c'est le titre de ce papier) « les Polonais qui soutiennent l'Autriche ». Nettement tendancieux et témoignant d'une connaissance fort incomplète de la situation actuelle en Pologne, cette notule n'aurait même pas mérité une réponse si elle n'avait renfermé des inexactitudes ou plus exactement des affirmations si contraires à la vérité qu'elles ont froissé et indigné un grand nombre des Polonais. Le comte Jean Tarnowski qui s'est fait leur interprète nous prie de publier leur protestation. Nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il est nécessaire qu'on sache bien en France que les Polonais ne sont ni Autrichiens, ni Allemands, ni Russes mais simplement Polonais.

Nous trouvons dans la *Victoire* du 29 juillet 1918, un article intitulé « Les Polonais qui soutiennent l'Autriche » et qui est plein d'inexactitudes. Quelques-unes d'entre elles sont de nature à pouvoir jeter sur toute la colonie polonaise une ombre défavorable. L'auteur nous excusera si nous voulons remettre les choses au point. Quant à lui et quant au journal qui a inséré son article, ils sont hors de cause; leur bonne foi a été évidemment surprise.

Nous voyons dans cet article, entre autres, une attaque injustifiée dirigée contre des Polonais habitant la capitale. On les accuse d'être germanophiles et austrophiles sans y apporter aucune preuve à l'appui et même sans les indiquer autrement que par cette phrase : « On les trouve à Paris ». Et comme pièces à conviction on ne produit que des affirmations telles que les suivantes :

« Ce sont eux qui ont combattu sournoisement la création d'une armée polonaise en France et qui ont essayé de bolcheviser cette armée.

« Ce sont eux qui ont rédigé de petits journaux fielleux contre les Polonais amis de la France et contre le Comité National polonais présidé par M. Dmowski, qu'ils ont dénoncé comme réactionnaire, antisémite et russophile ».

Or : 1° Il n'y a jamais eu à Paris de journaux polonais rédigés contre un ami de la France. Si les inspirateurs de l'article en question en connaissent, pourquoi ne les nomment-ils pas?

2° S'il y a eu, ce qui est possible, des journaux polonais qui ont, pour telle ou telle raison, critiqué quelqu'un des nôtres, c'est une affaire entre nous qui ne les regarde pas.

Quant à vouloir prétendre qu'il y ait des Polonais allant faire un crime à quelqu'un des leurs de son amitié pour la France ce serait simplement absurde. Il y en a seulement qui se refusent à admettre que cette amitié fut l'objet d'un monopole de la part de quelques-uns.

Il y a des Polonais qui n'ont pas manqué l'occasion de manifester vivement leur surprise en voyant certains amis de la Pologne manifester leurs sentiments d'une drôle de façon. Nous faisons appel à l'auteur dudit article pour en certifier au besoin.

3° Personne n'a jamais accusé le Comité cité plus haut d'être antisémite, mais l'on ne peut nier que son président a cette réputation. Nul n'avait besoin de le dénoncer, le fait est trop connu. L'opinion est générale; on le déplore chez nous. Si l'on en veut, à ce sujet, au président de ce Comité, c'est de n'avoir jamais cherché à combattre cette opinion. L'article en question serait-il un indice que, trouvant le moment venu, il voudrait aujourd'hui s'en défendre? Nous serions les premiers à nous en réjouir.

Il y a des réputations que l'on doit à l'excès de zèle ou à la maladresse de ses amis ou partisans. Et c'est ici le cas. Le président du Comité doit la sienne à un journal qu'il a fondé et qui a causé à la Pologne bien des ennuis, particulièrement en ce qui concerne la question juive, qui a fait à la cause polonaise beaucoup de tort dans le monde.

La question juive en Pologne est de nature purement économique, c'est une affaire de concurrence commerciale, rien de plus. Le fameux « boycott » n'était pas autre chose. Seulement il y a manière et manière. Or, le journal fondé par le président dudit Comité et nommé *Dwa Grosze* a su fournir dans cette affaire, par son excès de zèle et son manque de tact, des armes suffisantes à nos ennemis pour pouvoir s'en saisir et la présenter sous un faux jour. D'une lutte entre petits commerçants chrétiens et juifs, ils firent une question de lutte politique et confessionnelle et en profitèrent pour déchaîner contre la Pologne une campagne mondiale de presse d'une extrême violence. Ils réussirent même, en la trompant ainsi, à émouvoir l'opinion française au point que certains journaux français se remplirent tout à coup, et particulièrement durant cette guerre, d'articles injurieux pour les Polonais.

On y accusait la Pologne d'une intolérance que désavoue tout son passé (il suffit de rappeler la Constitution polonaise du 3 mai 1791 et le décret du marquis Wielopolski de 1861, accordant les droits civiques aux Juifs), intolérance qui n'est d'ailleurs ni dans notre esprit, ni dans nos mœurs. On mettait sur le compte de la nation polonaise, qui ne s'en est jamais rendue coupable, des excès commis sur son territoire par des bandes de « Cent Noirs » venues de Russie et par des troupes qui n'étaient pas polonaises. Il n'y en avait pas.

Des traces de cette regrettable campagne en France l'auteur peut en retrouver aisément, entre autres dans le même journal où il a publié son article. Il suffit d'en feuilleter les éditions de 1915-1916.

4° Nous profitons de ce que le mot « russophile » a été mentionné dans le dit article, pour appuyer avec la plus grande énergie sur le fait que parmi nous il n'y a pas plus de russophiles qu'il n'y a de germanophiles ou d'austrophiles. Nous sommes tous Polonais, un point c'est tout! Nous voulons tous la libération de notre Patrie entière et à qui nous y aidera, nous saurons être reconnaissants. Les Polonais n'ont jamais manqué de fidélité à leurs amis. Le drapeau tricolore ne peut en avoir perdu le souvenir.

5° Quant à la question de l'armée polonaise en France, que l'on a soulevée dans ledit article, nous ne pouvons dire que ceci : accuser quelqu'un de vouloir bolcheviser une armée est un acte de la plus haute gravité. Une accusation semblable ne doit pas reposer sur des ragots, mais sur des preuves réelles et convaincantes. Ces preuves, quand on les a, on les produit et on indique ouvertement le coupable. Mais aller lancer de pareilles accusations à la cantonade au risque d'atteindre des innocents, serait indigne d'un « gentleman ».

Quant à vouloir porter une question de ce genre devant le tribunal de la Presse, ce serait faire, sous des dehors de sollicitude envers elle, une double injure à l'armée que l'on semble défendre, l'atteignant dans ses chefs, en les supposant incapables de maintenir l'ordre sans l'intervention des journaux et les croyants

L'Europe Nouvelle, 21-9-1918.

La figure de Baldyga m'apparaissait de plus en plus nettement. Je travaillais depuis une heure, mais le travail n'allait pas, la plume me tombait des mains, et ma pensée indocile s'enfuyait bien au-delà de cette terre de neige et de gelée. En vain je faisais appel à ma raison, en vain je me répétais pour la dixième fois les conseils de mon docteur; jusqu'à présent, j'avais lutté contre la maladie qui m'envahissait depuis quelques semaines. Aujourd'hui je me sentais tout à fait impuissant et sans force. Le mal du pays me dévorait sans pitié.

Tant de fois déjà, il m'avait été impossible de résister à ces rêves séduisants! aujourd'hui serais-je plus heureux? Or, la tentation était plus forte que jamais, et moi plus faible que d'ordinaire.

Arrière donc la gelée et la neige! arrière la réalité yakoute! Je jetai ma plume, et entouré de nuages de fumée, je lâchai la bride à mon imagination surexcitée.

Et l'enchanteresse m'emporta!...

A travers la *taïga* (1) et la steppe, les montagnes et les rivières, à travers les royaumes et les pays sans nombre, ma pensée capricieuse vola vers l'Occident, déroulant devant moi de véritables enchantements : les plaines du Boug, belles et pleines d'harmonie, ne connaissant ni la misère ni la méchanceté humaines. Aujourd'hui, mes lèvres ne sauraient répéter ni ma plume retracer ce que je ressentis alors. Je vis des champs aux épis dorés, des prairies émaillées, des forêts antiques murmurant les histoires d'autrefois.

J'entendis le bruissement houleux des épis dorés, les cris des chantres ailés du bon Dieu, le langage des chênes gigantesques tenant tête à l'ouragan. Je m'enivrai du parfum de ces forêts odorantes, de la beauté de nos champs mazoviens colorés par la fraîcheur virginale des bleuts.

Chacun de mes nerfs ressentait le souffle du vent de la patrie... J'éprouvais l'action vivifiante du soleil, et bien qu'au dehors la gelée grinçât encore plus fortement et montrât ses dents de plus en plus menaçantes sur mes fenêtres, mon sang circulait avec plus d'animation dans mes veines, ma tête s'échauffait et, comme fasciné, ayant perdu la vue et l'ouïe, je ne voyais ni n'entendais rien autour de moi.

Je ne vis ni n'entendis la porte s'ouvrir et livrer passage à un inconnu; je ne fis aucune attention aux bouffées de vapeur s'échappant toutes les fois que la porte s'ouvrait; et si épaisses qu'il était impossible d'apercevoir celui qui entrait; je ne ressentis pas le froid qui, avec un acharnement sans vergogne, pénètre ici dans les habitations, je ne vis ni n'entendis rien. C'est seulement quand je compris qu'un étranger était dans la chambre, que, sans lever les yeux sur lui, je lui posai la question d'usage à Yakoutzk :

« *Toch nado* (2)?

— C'est moi, monsieur, j'ai apporté quelques marchandises ».

Je levai les yeux. Je ne doutai pas un instant que je n'eusse devant moi, malgré tout l'attirail varié de peaux de rennes dont il était enveloppé, un juif polonais, tel qu'on le rencontre dans nos petites villes. Celui qui l'a vu à Losic ou à Sarnaki, peut le reconnaître non seulement sous des peaux d'Yakoutzk, mais encore de Patagonie.

Je le reconnus donc tout de suite. Comme je lui avais posé ma question sans trop savoir ce que je disais, et pour ainsi dire machinalement, il n'interrompit pas trop brutalement mes rêves en me mettant en face de la réalité; il ne fit pas un contraste trop désagréable. Au contraire, c'est avec un certain plaisir que je considérai ces traits qui m'étaient familiers; l'apparition d'un juif au moment où par le cœur et la pensée je m'étais transporté dans ma terre natale, me parut assez naturelle, et les quelques mots qu'il dit en polonais me caressèrent doucement l'oreille. Me trouvant encore sous l'empire de mes rêves, je le vis avec plaisir.

Le Juif s'arrêta un moment, puis se retournant, se dirigea du côté de la porte, et commença à se débarrasser à la hâte de ses fourrures.

C'est alors que, revenant à moi, je m'aperçus que je ne lui avais fait aucune réponse, et que mon rusé compatriote, s'expliquant mon silence d'une manière favorable, se préparait à déballer ses marchandises. Je me hâtai de le tirer de son erreur.

« Que fais-tu? mon brave, lui dis-je avec vivacité. Je n'achète rien, je n'ai besoin de rien, ne te découvre pas inutilement, et continue ton chemin. »

Le Juif cessa de se déshabiller; après avoir réfléchi quelques instants, il se rapprocha de moi, traînant après lui sa *docha* (1), et d'une voix haletante et précipitée, il me dit :

« Cela ne fait rien; je savais bien que vous n'achèteriez rien. Voyez-vous, je suis ici depuis longtemps, fort longtemps... Je ne savais pas que vous étiez arrivé.

(*A suivre*).

(1) Immenses forêts sibériennes.

(2) Qu'y a-t-il?

(1) Vêtement de dessus composé de deux peaux superposées de manière à ce que les poils de l'une soient en dedans, et ceux de l'autre en dehors.

impuissants à résister sans cela à des tentations de démoralisation.

Nos hommes ont fait leurs preuves en Russie, ils n'ont nul besoin ici du secours d'âmes charitables trop empressées à prendre leur défense. Le soldat polonais, pas plus que le troupier français, n'est accessible à la corruption, il en est garanti comme lui par le sentiment de l'honneur.

Pour finir, nous nous permettons de redresser encore une erreur qui s'est faufilée dans l'article en question. On y cite, parmi les députés du Reichsrat soutenant le ministère Hussarek un Tarnowski ministre, élu dit-on, en 1911, grâce à la candidature officielle dont abusa le gouvernement de Vienne.

Or, à ce que nous sachions, tous les Tarnowski qui ont jamais été députés au Reichsrat sont morts. Et puis il n'y a pas de Tarnowski ministre, il n'y a qu'un Tarnowski ambassadeur qui n'a jamais quitté la carrière diplomatique. Il ne pouvait donc être élu ni siéger au Reichsrat. C'est le comte Adam Tarnowski, à la nomination duquel au poste de président du premier cabinet de Varsovie, le gouvernement allemand opposa catégoriquement son veto.

Comte Jean TARNOWSKI.

CAMPAGNE D'HIVER

(1914-1915) (1)

Le jour où l'Allemagne ouvrit l'abîme,
Un mot, un seul, paisiblement sublime,
Fut prononcé par le peuple unanime :
Il le faut!

Labeur des mains, travail de la pensée,
Tu dois quitter ton œuvre commencée :
Il le faut.

Tu dois partir comme en quatre-vingt-douze;
Tu dois quitter ta mère et ton épouse :
Il le faut.

Tu dois quitter pour cette guerre atroce
Ta douce fille et ton bon petit gosse;
Il le faut.

Tu dois tuer pour sauver la patrie,
La liberté, la justice meurtrie :
Il le faut.

Tu dois vouloir l'assaut sous la mitraille,
Ou la tranchée au lieu de la bataille :
Il le faut.

Tu dois vouloir l'asphyxie ou la mine,
Le corps-à-corps, l'ombre où l'on s'extermine,
Les pieds gelés, la boue et la vermine :
Il le faut.

*
* *

Cher ouvrier, ajourne l'espérance
De supprimer la faim et la souffrance :
Il le faut.

Cher paysan, ta femme s'exténue;
Elle sanglote en poussant la charrue :
Il le faut.

Ah! je sais bien! la sœur, le jeune frère,
Les vieux parents... C'est dur cette misère...
Ce n'est pas moi qui dirai le contraire :
Il le faut.

*
* *

Soldat de France, achève ta besogne.
Tu dois songer à la triste Pologne,
Il le faut.

Tu dois songer à la grande misère
De Reims, d'Arras, et du Belge ton frère,
Et que, là-bas, l'Alsace en pleurs t'espère :
Il le faut.

Oui, ta chair saigne et ton cœur se dévore
Mais tu tiendras une autre année encore,
S'il le faut.

(1) Cette poésie a paru à sa date dans la *Bataille*. Elle a été mentionnée dans divers journaux et traduite en anglais dans la *Nation* de New-York. Elle mérite de n'être pas oubliée. (N. D. L. R.)

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE LANGUE POLONAISE, par Mme Iza Zielińska.

Les Français n'en sont plus à se demander si leurs enfants doivent apprendre les langues mortes de préférence aux langues vivantes. Tout le monde aujourd'hui voudrait pouvoir parler anglais; beaucoup comprennent la nécessité de l'étude des langues Slaves.

Georges Bienaimé, dans la préface qu'il a rédigée pour le Manuel de Mme Zielińska, nous expose les raisons que nous avons d'apprendre le polonais. Elles sont nombreuses et importantes. Le polonais est la langue d'un peuple de plus de vingt millions d'hommes, qui sera libre demain. Elle est parlée par vingt mille Polonais dans notre France même, et par quatre millions de Polonais en Amérique. Elle est la clef des langues slaves : quand vous connaîtrez le polonais, le moindre effort vous apprendra le russe, le tchèque, le serbe si vous voulez.

La langue polonaise, malgré la persécution acharnée de l'Allemagne et de la Russie et tout interdite qu'elle fût dans les bureaux, les écoles et même les rues, gagnait sans cesse du terrain ; elle était parlée par les Ukrainiens, elle s'imposait aux oppresseurs, Allemands et Russes. Après la guerre, nos hommes d'affaires devront connaître la langue d'un pays qui possède le plus riche gisement houiller du monde, des puits de pétrole, toutes sortes de minerais, de vastes forêts, des terres à blé et à betterave, et une industrie qui rivalisera avec celle de la France. Ceux qui aiment les lettres voudront lire dans le texte original les œuvres du plus grand poète romantique, Mickiewicz, et celles de romanciers, comme Reymont ou Konopnicka, qui s'égalent à nos meilleurs écrivains. Tous ceux, enfin, qui goûtent la politesse, le charme des manières, la cordialité ; tous ceux qui aiment l'esprit chevaleresque et sont reconnaissants à la race polonaise d'avoir sauvé l'Europe et la France, — ceux-là désireront se rapprocher, par le langage, des Polonais.

Mais il faudra venir en aide à leur bonne volonté : il faudra leur donner des livres d'étude. Il n'existe aujourd'hui aucune grammaire convenable. Celles qui furent écrites dans la première moitié du XIXe siècle, nous paraissent bien abstraites et bien compliquées. Un manuel de langue vivante n'est jamais trop court ni trop simple. Dans l'étude comme en tout, il n'y a que le premier pas qui coûte ; au pédagogue de vous le rendre le moins pénible possible. S'il l'était trop, nous serions d'abord rebutés et nous ne déciderions pas à tenter le second. Aussi ne saurions-nous assez féliciter Mme Zielińska d'avoir simplifié la grammaire polonaise au point de la faire tenir dans les trente-six premières pages de son Manuel. C'est tout ce qu'il faut pour les débutants.

Le vocabulaire qui suit la partie grammaticale est, en revanche, fort riche : de 1.700 mots à peu près. Mme Zielinska doit être louée pour cela aussi. La syntaxe du polonais est très différente de la nôtre ; l'étude des règles serait pénible. La connaissance de mots nombreux permettra à l'étudiant de pénétrer le sens des phrases dont la construction le dérouterait il s'accoutumera plus vite, par cette méthode, aux tournures spéciales de la langue polonaise.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer à Mme Zielińska que l'étude des déclinaisons aurait été singulièrement facilitée à ceux des Français qui n'ont pas appris le latin, si les tableaux avaient été dressés avec les questions qui? de qui? avec qui? etc., et non avec les termes : nominatif, génitif, instrumental... Les déclinaisons nous embarrassent par leurs trop nombreuses terminaisons ; un tableau d'ensemble aurait été excellent ; en insistant sur les ressemblances qui existent entre les diverses déclinaisons, il aurait rassuré notre mémoire, effrayée d'avoir à retenir tant de formes.

Les règles générales de la grammaire auraient gagné à être imprimées en caractères gras, ce qui les eût nettement différenciées des exceptions (notamment dans les Remarques sur les déclinaisons).

Nous n'avons pas compris au juste la nécessité, dans cette grammaire élémentaire, d'une distinction entre consonnes molles et consonnes dures.

Enfin, nous aurions souhaité que, dans le vocabulaire, le mot simple fût toujours placé avant son composé, et que les mots les plus longs eussent été placés à la fin de chaque chapitre.

La troisième partie du Manuel se compose de lectures. C'est, à notre avis, la moins satisfaisante. Non que les lectures ne soient intéressantes : elles ont été choisies avec goût dans les œuvres de Mickiewicz, Sienkiewicz, Prus et Reymont. Mais, justement parce que ce sont des pages littéraires, d'une langue châtiée, traduites en regard en un français élégant, qui n'est pas le mot-à-mot servile, elles ne peuvent pas être très utiles à celui qui commence seulement à étudier le polonais ; elles le décourageraient plutôt.

Certaines de nos critiques paraîtront peut-être sévères. C'est que nous nous sommes servi, nous-même, du Manuel de Mme Zielińska pour l'étude de la langue polonaise, et que, l'estimant beaucoup, nous souhaitons le voir parfait. Le fait de le savoir par cœur n'est-il pas la meilleure louange à adresser à Mme Zielińska ? Qu'elle soit assurée de la reconnaissance des amis de la Pologne pour nous avoir donné cet ouvrage indispensable.

R. B.

L'EUROPE NOUVELLE — revue hebdomadaire des questions extérieures, économiques et littéraires. Directeur : Hyacinthe Philouze. Paris, 75, rue de Lille. Abonnement : 10 francs pour trois mois. Le numéro : 0 fr. 75.

Nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs cette intéressante publication dans laquelle les questions slaves sont traitées avec une très grande compétence.

Dr W. B.

CHRONIQUE LOCALE

Une belle œuvre

Nous sommes heureux de reproduire ci-dessous la lettre, adressée par la présidente de l'Association des Dames Françaises de Laval, à un de nos compatriotes, M. Schtitser, qui voudra bien nous excuser si, malgré son désir, nous nous permettons de le nommer.

M. Schtitser, originaire de Varsovie, est d'ailleurs connu depuis longtemps dans la colonie polonaise de Paris pour sa générosité.

ASSOCIATION DES DAMES FRANÇAISES
COMITÉ DE LAVAL

Laval, le 23 septembre 1918.

Monsieur,

Je suis heureuse de pouvoir vous féliciter et vous remercier de l'initiative qui vous a amené à fonder à Laval l'industrie du travail de la plume.

Chaque semaine, je constate que les sommes versées aux travailleuses augmentent, donnant à chacune d'elles une source de bien être.

Cette industrie, qui ne m'a pas semblé devoir être une industrie de passage, occupe déjà 150 femmes, et j'espère bien arriver à vous en doubler rapidement le nombre. De la sorte vous aurez facilité la vie dans cette période si terrible de guerre, non seulement à de nombreuses réfugiées, mais encore à beaucoup de jeunes filles du pays.

Je me réjouis chaque jour d'avoir facilité votre installation et aidé à votre développement.

La direction du service des réfugiés acceptée par moi, me donnait le devoir de leur assurer autant que possible des moyens d'existence.

Nous avons donc fait d'un commun accord œuvre utile !

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

M. C.



Directeur : Dr BRONISŁAWSKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Gérant : L. CHOLESKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI.
Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.
Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.